

Changement climatique : « On n'aura pas trois essais »



Le climat va-t-il devenir le principal sujet de préoccupation des jeunes ?

Dans une étude publiée par *The Lancet*, 59 % de la jeune génération, tous pays confondus, se dit préoccupée par la question du changement climatique. De nombreux jeunes affirment qu'ils n'auront pas d'enfants. Il y a quelque chose de très triste dans cette histoire et qui fait porter une responsabilité sur les épaules de ma génération.

Est-ce que dresser un tableau apocalyptique comme le fait Greta Thunberg aide à avancer ?

Ce qui porte Greta Thunberg, ce n'est pas de l'apocalypse mais de l'angoisse. Sa caractéristique (autiste Asperger) lui confère probablement une perception plus vive de la réalité. C'est une adolescente avec une intelligence d'adulte qui crie son angoisse. Les gens qui pensent qu'elle est manipulée se trompent. Elle a parfaitement compris la partie analytique de ce dossier.

Pétrole, gaz, charbon : il va falloir apprendre à se désintoxiquer ?

C'est l'exploitation des énergies fossiles (pétrole, gaz et charbon) qui a permis le développement que nous connaissons depuis deux siècles. Un monde qui se décarbone volontairement ou involontairement est un monde en contraction physique. Le pétrole a permis de faire plus vite, plus loin, moins cher. La contraction de l'énergie nous obligera à faire moins vite, moins loin, plus cher. Quand on regarde ce que coûte, non pas en euros mais en heures de temps de travail, un objet, son coût a été divisé entre cinquante et cent au cours du dernier siècle. Et ceci est dû à l'effet de l'énergie abondante.

Justement, cette énergie abondante, nous allons la retrouver grâce aux énergies renouvelables.

Je n'y crois pas.

Pourquoi ?

Un monde 100 % renouvelable, c'est ce que nous avons connu il y a deux siècles.

Oui, mais c'était avant toutes les avancées technologiques consacrées aux énergies renouvelables.

Et comment fait-on des panneaux solaires ? Avec du pétrole (engins de mine, chimie en amont, transport depuis la Chine), du gaz (industrie) et du charbon (métallurgie, électricité,

industrie). Le jour où vous n'avez plus de combustibles fossiles, comment faites-vous ?

Nous aurons donc encore besoin du pétrole ?

Ceux qui font les scénarios actuels sur le passage à une économie décarbonée ne se posent pas la question de savoir si les conditions de production, et donc les coûts, seront les mêmes dans un monde dépourvu de combustibles fossiles. Il a fallu ces énergies fossiles pour offrir les grandes commodités sur lesquelles sont basées les sociétés industrielles. On produit aujourd'hui 2 milliards de tonnes d'acier et 4 milliards de tonnes de ciment par an. Les fibres synthétiques des vêtements que vous portez sont faites avec du pétrole et du gaz. Toute notre société d'abondance vient des énergies fossiles. Et aujourd'hui, personne n'a la moindre idée pour garantir la moitié de cette abondance avec des énergies 100 % renouvelables.

« Le nucléaire reste un élément majeur à terme »

Même avec le soutien de l'hydrogène pour stocker les énergies renouvelables ?

Le rendement global, allant de l'énergie primaire (vent ou soleil) à l'hydrogène stocké, est faible, et se révèle très gourmand en matériaux et en espace pour avoir des quantités significatives d'énergie.

Les difficultés d'EDF et le plan de relance du nucléaire ne compliquent-ils pas la donne ?

Le nucléaire reste un élément majeur à terme mais, effectivement, l'inertie de sa mise en route fait qu'on ne peut pas compter sur une contribution additionnelle en moins de dix ans. Dans un monde sans combustibles fossiles, la part de nucléaire conditionnera fortement la part de civilisation industrielle qu'il nous restera.

Qu'est-ce qui va changer ?

Je ne crois pas un seul instant que nous pourrions conserver ce que l'on continue d'appeler notre niveau de vie dans un monde 100 % renouvelable. C'est la raison pour laquelle je suis un grand défenseur du nucléaire. C'est la seule énergie pilotable compacte et décarbonée dont nous disposons. Les énergies renou-



Jean-Marc Jancovici, ingénieur polytechnicien et cofondateur de « The Shift Project ».

(PHOTO : FRANCK DUBRAY / OUEST-FRANCE)

velables sont certes décarbonées mais souvent diffusées et pas toujours pilotables. Le peu de civilisation industrielle qu'on arrivera à préserver dépendra de notre recours ou pas au nucléaire.

Est-ce qu'il n'y a pas un risque de dépendance de l'uranium qui est importé ?

À la différence du pétrole et du gaz qui ne peuvent se stocker que pour quelques mois, l'uranium est stockable pour plusieurs années. Le nucléaire apparaît comme l'énergie créant la dépendance la plus faible (en quantité) aux métaux non disponibles

en France.

Plus personne ne conteste la réalité du changement climatique. Pourquoi tarde-t-on à agir ?

Nous sommes câblés pour réagir à l'immédiat. C'est ce qui nous a permis de survivre avec une violence poussée d'adrénaline quand un tigre à dents de sabre se présentait devant nous. Prioriser le long terme suppose de donner la priorité à des événements qui se passeront plus tard. Et c'est encore plus compliqué quand le but de l'action aujourd'hui est d'éviter, à l'avenir, un événement que nous avons du mal à définir précisément.

Quelle attitude adopter ?

Il faut accepter qu'éviter le chaos, c'est gagner en liberté à l'avenir. Ainsi nous pourrions accepter la planification écologique, qui signifie en pratique, se contraindre aujourd'hui au profit d'une liberté pour plus tard.

Mais c'est aussi faire face à de nouvelles contraintes ?

Oui, bien sûr. Le défi est d'arriver à rendre cela désirable et au minimum acceptable. La science éclaire notre choix mais ce dernier est fondamentalement de nature politique. Il faut décider collectivement concernant ce à quoi nous sommes prêts à

renoncer pour préserver la démocratie et la paix, qu'on n'internalise jamais dans les coûts.

Avec votre association *The Shift project*, vous voulez montrer qu'on peut y arriver ?

Nous voulons proposer un chemin, ou plus exactement un plan pour aider les décideurs. Depuis l'origine, nous discutons avec les entreprises de ce qu'elles vont devoir faire. Désormais, nous dialoguons aussi avec les organisations syndicales. Il y a un terme que j'utilise parfois, c'est celui d'économie de guerre. Je pense que ce n'est pas surfait. Si on veut sortir des griffes qui commencent à se serrer autour de notre cou, il faut rentrer peu ou prou dans une économie de guerre et aller beaucoup plus vite. Il faut avoir des idées très claires d'entrée de jeu car on n'aura pas trois essais.

« Le pétrole et le gaz devraient être gérés de façon collective »

Qu'est-ce qui est le plus urgent ?

La coordination des politiques publiques est essentielle. Il faut savoir traiter les futurs perdants très en amont. Un bon cas d'école, c'est ce qu'il s'est passé entre 1942 et 1945, dans la reconversion de l'économie américaine. En quelques années, un tiers du PIB a pu être réorienté. Ceci devrait être le rôle de l'Union européenne. Mais ses deux jambes ne sont pas coordonnées. Elle a, d'une part, des compétences réglementaires qui lui permettent de planifier et, d'autre part, un affichage très net en faveur d'une libéralisation des marchés qui est parfaitement antagoniste. Ces contradictions s'expriment, par exemple, sur le marché de l'électricité tel qu'il est organisé aujourd'hui.

Comment faire ?

C'est la mise en commun de ressources essentielles (charbon, acier) qui est à l'origine de l'Europe. Aujourd'hui, le pétrole et le gaz devraient être gérés de façon collective, tout comme ses filières de production d'énergie dont le nucléaire. Un article du traité de Lisbonne fixe un objectif de croissance à l'Europe. Ce n'est plus d'actualité. Nous sommes dans un monde fini.

Recueilli par Patrice MOYON et Stéphane GALLOIS.